

RTP 19m

13<sup>e</sup> Année

NOUVELLE SÉRIE

N° 9

JOURNAL  
DES SAVANTS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

Comte PAUL DURRIEU

Membre de l'Institut.

LES GOÛTS ARCHÉOLOGIQUES D'UN PHARMACIEN  
MILITAIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ESPAGNE SOUS  
LE PREMIER EMPIRE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



Bibliothèque Maison de l'Orient



130233



# JOURNAL DES SAVANTS.

---

*LES GOUTS ARCHEOLOGIQUES D'UN PHARMACIEN  
MILITAIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ESPAGNE  
SOUS LE PREMIER EMPIRE.*

---

Jusqu'à ma onzième année, la majeure partie de mon enfance s'est écoulée dans ma ville natale de Strasbourg, où mon père avait été appelé, vers la fin du règne de Louis-Philippe, au poste de receveur général du département du Bas-Rhin. A mes plus lointains souvenirs se mêle la mémoire de certaines personnalités marquantes habitant la capitale de l'Alsace, alors fière et heureuse de s'abriter sous le drapeau de la France. Deux de ces personnalités, avec qui mon père entretenait d'amicales relations, appartenaient au monde scientifique médical, ayant également la charge de veiller, comme directeurs, à la conservation de deux importantes collections publiques de la ville. L'un des personnages en question était le professeur A. Lereboullet, zoologiste distingué, doyen de la Faculté des Sciences et directeur du beau Musée d'Histoire naturelle de Strasbourg, père du docteur Léon Lereboullet, l'éminent membre de l'Académie de médecine qui est mort l'an dernier à Paris; l'autre, le professeur Fée.

Antoine-Laurent-Apollinaire Fée n'appartenait à l'Alsace ni par sa naissance, ni même par sa famille. Il était né dans le centre de la France, à Ardentes, en 1789. C'était seulement le développement de sa carrière qui l'avait amené à se fixer à Strasbourg, la cité hospitalière qui sut si bien apprécier l'honneur de compter, ou d'avoir compté, parmi ses résidents à

demeure pendant un certain temps, Pasteur et Fustel de Coulanges, Paul Janet le philosophe et le grand géologue Daubrée. Longtemps Fée resta fidèle à sa ville d'adoption. Probablement se flattait-il d'y terminer ses jours. La guerre de 1870 et le traité qui arracha odieusement l'Alsace à la France en 1871 en décidèrent autrement; c'est à Paris que Fée expira le 21 mai 1874.

A.-L.-A. Fée avait débuté dans l'existence active comme pharmacien militaire. Il atteignit le grade de pharmacien principal des armées, devint premier professeur des hôpitaux militaires d'instruction, puis professeur à la Faculté de médecine et directeur du renommé jardin botanique de Strasbourg. Il jouit de l'honneur bien rare, sinon presque exceptionnel, depuis le règne de Charles X jusqu'après l'avènement de notre République actuelle, d'être, par l'élection, quoique ayant établi sa résidence en province, membre titulaire de l'Académie de Médecine, placé ainsi sur le même pied que les plus illustres de ses contemporains, médecins, chirurgiens ou chimistes, qui habitaient Paris, les Andral, les Pelletier, les Caventou, les baron Larrey, les Dupuytren, les baron-Boyer, les Magendie, les Orfila.

En dehors de la sphère médicale, Fée s'était aussi révélé comme un maître dans la science de la botanique. Une série d'importants *Mémoires sur la famille des Fougères*<sup>(1)</sup>, notamment, avait établi sa réputation à cet égard.

Enfin, pour compléter le portrait intellectuel, il y avait encore, dans le professeur Fée, un philosophe, aux pensées sereines et élevées, et un lettré<sup>(2)</sup>.

Ce lettré avait un goût très vif pour les écrits des auteurs classiques, surtout des auteurs latins, en même temps que, d'une manière générale, il s'intéressait à tout ce qui touchait à l'Antiquité romaine, l'archéologie comprise. Il sut même faire jouer simultanément, dans ses travaux, sa double prédilection pour la botanique et pour les témoignages du génie romain. En 1821, il publiait un *Éloge de Pline le Naturaliste*, dont une seconde édition a paru en 1827<sup>(3)</sup>. En 1822, il donnait dans la collection des classiques latins de Lemaire un important mémoire, de plus de 250 pages d'impression,

<sup>(1)</sup> Six mémoires, publiés en deux volumes in-fol., plus deux autres volumes in-4, avec planches.

<sup>(2)</sup> Voir les livres de Fée, publiés à la librairie veuve Berger-Levrault et fils sous ces titres : *Voyage autour*

*de ma bibliothèque; littérature et philosophie* (Strasbourg, 1856), et *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux*.

<sup>(3)</sup> Cette seconde édition imprimée à Lille, in-8 de 27 pages.

sous ce titre : *Flore de Virgile, ou nomenclature méthodique et critique des plantes, fruits et produits végétaux mentionnés dans les ouvrages du prince des poètes latins*<sup>(1)</sup>.

Cependant, pour un enfant tel que j'étais, ce qui attachait à la personnalité du professeur Fée son attrait peut-être le plus particulier c'est que, à un demi-siècle de distance, on pouvait saluer en lui un survivant des guerres épiques du premier Empire, un homme ayant risqué sa vie sur les champs de bataille au milieu des armées de Napoléon. Très jeune encore, il avait pris part, de 1809 à 1813, à la terrible guerre d'Espagne, parcourant la Péninsule ibérique d'un bout à l'autre, allant jusqu'à Séville et Xérès, puis se trouvant témoin des revers qui fondirent sur les troupes françaises, peinant, combattant, souffrant avec celles-ci, assistant à la bataille des Arapiles et à celle de Vittoria, et échappant difficilement à des dangers répétés pour rentrer en France après la partie perdue. De ces années, mêlées de gloire et de misère, Fée avait conservé des souvenirs très vivants, qu'il eut la bonne inspiration de condenser dans un livre intitulé : *Souvenirs de la guerre d'Espagne dite de l'Indépendance, 1809-1813*, livre qui fut imprimé en 1856 à Strasbourg<sup>(2)</sup>.

Fée y raconte comment il fut envoyé en Espagne : « La conscription allait m'atteindre; je demandai et obtins, après quelques examens qui n'étaient guère exigés que comme une formalité, une commission de pharmacien militaire. Je fus désigné pour l'Espagne et ma petite vanité de jeune homme fut agréablement flattée du droit que je venais d'acquérir de porter l'épée. »

Nous ne suivrons pas ici, dans le détail de ses campagnes, l'officier des services sanitaires de l'armée française. Mais nous recueillerons, dans ces récits de la guerre d'Espagne, certains traits qui décèlent l'amoureux intelligent des choses du passé, qu'était, dès cette époque, le futur professeur Fée.

Du fait de son éducation classique, Fée était très naturellement reporté, par les spectacles qu'il avait sous les yeux, vers des souvenirs d'histoire ancienne. Dès son entrée en Espagne, il constate l'étonnant mélange que présentaient les troupes napoléoniennes : « On voyait autour de soi tous les uniformes de l'armée, de même qu'on entendait parler presque toutes les langues de l'Europe. C'était comme les pièces d'un échiquier à la fin d'une partie. Pions, cavaliers et fous, tout était pêle-mêle, attendant une nouvelle lutte. Les débris de l'armée de Darius, après la bataille d'Arbelles, n'étaient

<sup>(1)</sup> Le mémoire est inséré dans le tome VIII du *Virgile* de la *Collection des classiques*, Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné.

<sup>(2)</sup> In-12, de XI + 333 pages avec une carte; Strasbourg, imprimerie veuve Berger-Levrault et fils, libraires à Paris et Strasbourg.

pas sans doute dans un désordre plus complet. » Voit-il, après s'être égaré pendant une nuit, apparaître l'uniforme de soldats français? « Jamais Philoctète, en reconnaissant l'habit des Grecs, n'éprouva joie pareille à la nôtre. » A Toro, il assiste à une procession de la Fête Dieu, étrangement entremêlée d'« un *fandango*, pendant lequel des hommes, vêtus en diables cornards, courent çà et là, en effrayant les femmes. Il ne manque, ajoute-t-il, que des tiges de *ferula* pour voir dans ces fêtes un reste des lupercales. »

Ses connaissances géographiques lui fournissent aussi des comparaisons pittoresques. Voulant exprimer la répugnante malpropreté d'une maison où il dut passer la nuit en Castille, « un Hottentot expatrié, écrit-il, aurait pleuré de joie, croyant retrouver la hutte paternelle ».

Avec ce que nous savons de son genre d'esprit, on devine aisément que le futur professeur ne pouvait rester indifférent aux restes de l'Antiquité romaine qui subsistaient en Espagne. Jamais il ne laissait passer l'occasion d'aller les visiter et de consigner dans ses souvenirs l'impression qu'il avait ressentie à leur vue. A Ségovie, c'est l'aqueduc, « un des plus beaux qui existent en Europe ».

Il est dû aux Romains qui semblaient vouloir se faire pardonner leur insatiable ambition, en dotant les pays de monuments, non seulement destinés à éterniser la gloire de leurs armes, mais encore à servir utilement les populations soumises.... L'aqueduc de Ségovie est attribué à Trajan : on le croirait bâti d'hier. Les pierres ne sont point unies par le ciment, et pourtant rien n'annonce la dégradation, malgré les rigueurs d'un climat qui passe de l'extrême sécheresse à l'extrême humidité, et d'un froid excessif à une chaleur dévorante. Appuyé contre un des piliers de ce vénérable reste de la grandeur romaine, je me plaisais à entendre le murmure de cette eau cristalline, qui s'épanchait, inépuisable, depuis des siècles, et je rendais grâce au fondateur, qui, s'il a exécuté de plus grandes choses, n'en a certes pas fait de plus durables et de plus utiles.

A Chiclana, note Fée, « se trouvent quelques vestiges de murs et d'édifices romains, indiquant la place d'une ville ancienne dont tout a péri, jusqu'au nom ». Un jour il s'égare dans les bois qui s'étendent entre Chiclana et Puerto Real, et ne sait plus quel chemin choisir : « Je m'arrêtai donc, et, en attendant que je prisse un parti, je me mis à déchiffrer une inscription romaine, aux trois quarts effacée, faisant partie d'un vieux monument romain qui se trouvait là, et que je reconnus pour un tombeau ».

Séville lui offre la prétendue « maison de Pilate ».

Les ducs de Medina-Celi, auxquels elle appartient, en ont fait un musée d'antiquités fort curieux; maison et musée méritent d'être vus. La cour d'honneur, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine, possède plusieurs statues antiques; une Cérès, une Muse et deux Pallas, trouvées à Rome. On y remarque encore 24 bustes d'empereurs romains. On conserve dans le jardin une inscription relative à Isis, que Montfaucon, le premier, a fait connaître; elle est très célèbre parmi les érudits.

Peu après mon arrivée à Séville, continue Fée, je visitai Italica dont les ruines se trouvent près de Santi-Ponce.... Santi-Ponce, pauvre village, grand de renommée, plus fréquemment visité que bien des grandes villes; car les ruines qui ont servi à le construire sont celles d'Italica, où naquirent Trajan, Adrien et Théodose... ainsi que le poète Silius Italicus. Il ne reste que très peu de chose de cette ancienne ville. Les fouilles qu'on y a faites ont été fructueuses, mais les objets curieux recueillis sont aujourd'hui épars dans les musées; mieux eût valu les conserver à Italica même. L'enceinte du cirque est encore reconnaissable et l'on peut en déterminer les proportions. La fameuse mosaïque, si bien décrite par A. de Laborde<sup>(1)</sup>, depuis longtemps exposée, sans protection, à toutes les injures, était devenue presque méconnaissable. Le maréchal Soult avait fait construire un petit auvent au-dessus de ce reste précieux de l'antiquité. Je pus reconnaître encore une course de chars, plusieurs Muses, et deux des quatre Saisons qui s'y trouvaient représentées.

Salamanque a, pour l'intéresser, son pont de 27 arches. « Il était tout entier de construction romaine, mais l'une de ses moitiés, ayant été renversée par les eaux, a été reconstruite sur le même plan, sous le règne de Philippe IV. La partie neuve et la partie antique de ce pont sont séparées par une tour d'un aspect bizarre. »

A Avila, après qu'on lui eut montré le couvent des Carmélites où sainte Thérèse prit le voile en 1533, sainte Thérèse « avec saint Augustin, l'âme chrétienne la plus tendre qui ait animé un corps mortel », il est amené en présence d'antiquités singulières dont l'époque et l'origine ont été maintes fois discutées. « On trouve sur une des places deux masses de grès grossièrement sculptées, dans lesquelles on voit tout ce qu'on veut y voir : éléphants, ours ou taureaux; on a été jusqu'à soutenir que c'étaient des hippopotames.

<sup>(1)</sup> Comte Alexandre de Laborde *et les monuments de ce genre qui n'ont pas encore été publiés*. Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, in-fol. maximo, avec 22 planches hors texte dont 18 en couleurs (Une traduction espagnole de l'ouvrage a paru aussi à Madrid, en 1806, même très grand format avec les mêmes planches).

Au reste, ces blocs deviennent de plus en plus informes, constamment exposés qu'ils sont aux injures des enfants, lesquels, chaque jour, en enlèvent quelques morceaux. » Un autre bloc de grès « représentant les mêmes animaux que ceux d'Avila » attire encore ses regards entre Avila et Nava el Moral.

Sa curiosité pour l'Archéologie n'est pas toujours payée de retour. Après un pénible trajet il arrive à Antéquera : « Malgré ma fatigue, et sur le bruit d'un nom, je voulus aller visiter *el Arco de los Gigantes*, d'origine romaine, ou du moins chargé d'inscriptions latines; mais je fus mal récompensé de ma peine; je ne vis qu'une construction mesquine, placée à l'entrée d'un château délabré, et qui ressemblait à la porte d'entrée d'un manoir féodal de la Touraine ou du Berry ». Quel archéologue, voyageant en pays encore mal connu des érudits, n'est pas exposé à de semblables désillusions!

Un autre témoignage de la domination romaine en Espagne est constitué par les monnaies antiques. Le futur professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg est à l'affût de celles-ci. « Notre hôte [d'Avila] nous ayant appris qu'un paysan de Cabañas avait trouvé un vase en terre, plein de médailles romaines, nous nous transportâmes dans ce pauvre hameau. Cette course fut pénible, Cabañas étant fort élevé et la route encombrée de neiges. Il se trouva, et cette circonstance n'est pas rare, que les médailles avaient été dispersées. J'en achetai quelques-unes à vil prix. Le vase qui les renfermait avait été brisé. » Il eut sa revanche à Chiclana où, au jour de son anniversaire de naissance, sans qu'il fût forcé de prendre la moindre peine, un Espagnol chez qui il logeait, lui offrit, comme cadeau de fête, « des médailles romaines frappées à *Gades*, Cadix ».

Les restes de l'Antiquité ne sont pas l'unique objet qui attire Fée. Il aime encore les livres, les documents de dates variées. A Séville, il ne songe pas seulement aux ruines d'Italica et aux statues du musée des Medina-Celi. « Souvent, dit-il, j'allais visiter la bibliothèque de l'Archevêché, plus connue sous le nom de bibliothèque Colombine, du nom de son fondateur, Ferdinand Colomb.... Quoiqu'elle fût riche alors, elle ne renfermait que de vieux livres, parmi lesquels dominaient les ouvrages religieux. » Cette particularité n'empêche pas Fée de venir travailler avec assiduité à cette « Colombine ». A cent ans de distance, il se trouve avoir été ainsi le prédécesseur d'un de mes jeunes et brillants confrères de l'École des Chartes, porteur d'un nom grandement honoré à l'Institut, Jean Babelon, qui récemment encore feuilletait, au profit de l'érudition

française, les vieux volumes de la Colombine<sup>(1)</sup> d'une main qui bientôt allait manier le sabre du cavalier et se faire glorieusement mutiler sous les coups de l'ennemi en combattant pour la France.

Pour en revenir à notre Fée, il devait être d'autant plus porté à demander aux recherches dans les bibliothèques et à l'examen des monuments du passé une diversion à l'exercice de ses devoirs militaires qu'il y avait en lui, à côté de la curiosité en éveil, un sentiment de saine critique scientifique. Il n'était pas de ceux qui acceptent sans contrôle les assertions d'autrui. J'en citerai comme preuve ce qu'il dit à propos de cette affirmation, admise par plusieurs auteurs, que sous la domination des Arabes la population de certaines parties de l'Espagne aurait atteint un développement extraordinaire.

La croyance aveugle que l'on accordait autrefois aux chiffres est naïve, et les écrivains modernes s'y abandonnent complaisamment. Ainsi de Laborde nous dit que la population de Tolède s'était élevée jusqu'à 200 000 âmes, et il ajoute qu'il est certain que les manufactures seules y occupaient plus de 100 000 personnes. Quiconque a vu Tolède et son enceinte, encore parfaitement reconnaissable, ne peut se dispenser de croire que ces nombres sont faux, exagérés, au moins des trois quarts; soit donc 50 000 pour les habitants et 25 000 pour les ouvriers.... Ces exagérations numériques sont poussées à l'extrême en ce qui concerne l'Andalousie arabe. Les anciens historiens, et sur leur autorité les auteurs modernes, donnent 400 000 âmes à Séville, 200 000 à Cordoue, 150 000 à Baéza, etc. Ils vont jusqu'à croire qu'il y avait 12 000 villages sur les bords du Guadalquivir. Or, voici le calcul qui peut être fait : ce fleuve, ayant environ 320 kilomètres de parcours, sur lesquels 300 seulement de plaines habitables, aurait dû avoir sur ses rives, en donnant à chacune d'elles une largeur de 6 kilomètres, ce qui ferait 3 600 kilomètres carrés de surface totale, un village par 300 mètres carrés; encore, si l'on veut bien y réfléchir, ce chiffre, au lieu de s'élever, devra s'abaisser beaucoup, car il faudra nécessairement déduire, de cette faible surface, les terrains vagues, incultivables, aréneux ou pierreux, et en outre le lit des rivières, le territoire considérable des villes, telles que Andujar, Ecija, Carmona, Cordoue et Séville, etc.; il n'est certes pas nécessaire d'insister davantage pour faire sentir l'impossibilité d'une pareille accumulation de villages; tous se seraient touchés, et les habitants n'auraient pas eu un seul pouce de terre à cultiver.

Toute cette argumentation est frappée au coin du bon sens. Et cependant je n'oserais pas jurer que ces vieux errements légendaires, que Fée battait ainsi en brèche, ne conservent pas encore des adeptes à l'heure actuelle!

L'étude des antiquités de la Péninsule ibérique entraîna tellement l'ardeur

<sup>(1)</sup> Sur l'ouvrage de M. Jean Babelon, *nand Colomb et sa bibliothèque. Journal des Savants*, août 1914, p. 342-351.

de Fée qu'elle l'amena jusqu'à se lancer, pendant qu'il tenait garnison à Xérès, dans la confection d'une tragédie en cinq actes et en vers : « *Pélage*, imité de l'espagnol. Le plan était sans originalité, avoue modestement l'auteur; la versification valait mieux. » *Pélage* n'a jamais vu les feux de la rampe; mais, revenu en France, Fée n'a pu résister au plaisir de faire imprimer sa pièce en 1818.

Il n'était d'ailleurs pas le seul, dans l'armée française opérant en Espagne qui aimât les lettres. Dans une halte au cours d'une marche à travers le royaume de Léon « je vis, dit Fée, à deux pas de moi, un petit sac en cuir dont je m'emparai. Il renfermait (qui l'eût pu deviner jamais), un Montaigne stéréotypé, proprement relié, mais dans un état annonçant un grand usage. Il composait sans doute toute la bibliothèque du propriétaire, qui dut regretter vivement cette perte. J'aurais bien voulu voir le militaire qui guerroyait en pareille compagnie. »

Tout en menant une existence où les délassements intellectuels alternaient avec l'exercice de ses fonctions et les fatigues ou les dangers de longues expéditions, entremêlées de combats, Fée s'appliquait également à observer les hommes, à pénétrer les sentiments de ceux avec qui il était mis en rapport par ses pérégrinations à travers la Péninsule. Il reconnaît le caractère atroce qu'avait pris la guerre d'Espagne. Il ne dissimule ni les affreuses cruautés exercées par les Espagnols sur les Français qui tombaient entre leurs mains, ni les terribles représailles qui les vengeaient. Cependant il lui semble que les deux peuples n'eussent pas été irréconciliables. « J'ai vu les Espagnols, affirme-t-il, sincères dans leurs démonstrations, oublier, peut-être à leur insu, que nous étions leurs ennemis. »

Parfois, il est vrai, un certain côté romanesque a pu influencer son jugement. Fée était tout jeune encore, aimable, séduisant. Logé à Vittoria chez un médecin espagnol, père d'une charmante jeune fille du nom de Casilda, il sut faire tomber les préventions qu'aurait pu susciter sa qualité d'officier français.

Au moment du départ, Casilda s'approcha de moi, non plus ricuse, comme elle était d'ordinaire, mais grave et recueillie; elle me remit un petit paquet soigneusement fait, que je voulus ouvrir devant elle, mais elle s'y opposa, me disant d'une voix qui me parut émue : « Plus tard ». A peine avais-je franchi le seuil de la porte que le paquet fut ouvert. Il contenait un scapulaire. Je compris l'intention, et, me tournant tout attendri du côté de la maison hospitalière, je portai les lèvres sur l'image sainte brodée sur le tissu; peut-être, hélas! avec une pensée profane; puis je m'éloignai lentement, emportant au cœur un doux souvenir.

Mais dans d'autres traits que Fée raconte, la question de sentimentalité n'entre pour rien. C'est le cas pour l'histoire de ce bon curé qui sut arracher au supplice réclamé par ses propres paroissiens un pauvre soldat français égaré, après que celui-ci eût eu l'heureuse inspiration de se réclamer auprès du prêtre des principes de la charité chrétienne. C'est le cas pour la rencontre de ce chanoine avec qui notre officier eut une conversation à Zamora, alors que l'armée napoléonienne était déjà en pleine retraite vers la frontière des Pyrénées. « Il voyait bien que l'Espagne allait nous échapper, et il s'en affligeait. — Vous êtes, me disait-il, de singuliers gens. On ne peut vous haïr, même quand on souffre de votre présence, et si l'on croit ressentir de la haine pour vous, ce n'est que de la mauvaise humeur. »

En dehors des Espagnols, Fée jugeait aussi ses compagnons d'armes, les Français des troupes impériales, avec lesquels il faisait une si rude campagne au milieu de tant de périls. A cet égard encore, Fée ne se laissait pas aller à fermer les yeux de parti pris. Il reconnaît les fautes commises, les erreurs dans le haut commandement; il déplore la rivalité des maréchaux entre eux. Parmi les grands chefs, il n'y en a guère qu'un seul, Suchet, le maréchal duc d'Albuféra, qui lui paraisse digne d'un éloge complet. Mais, sous les ordres de ces dirigeants des opérations, qui prêtent trop à la critique, il y a les simples soldats. Ceux-ci, Fée les a vus à la peine. Il a partagé leurs dangers, leurs misères. Et voici comment, éclairé par une longue expérience, il apprécie leur caractère.

Nulle part, l'Égypte comprise, nos soldats n'eurent à endurer plus de souffrances et à supporter plus de privations qu'en Espagne. Entourés d'ennemis invisibles, tout pour eux était danger, et leur vie était menacée jusque dans le repos. Pesamment chargés, ils franchissaient par tous les temps, à travers tous les genres de difficultés que puissent présenter les terrains, des distances qui eussent effrayé des piétons, libres de tout fardeau. Mal chaussés et mal nourris, il leur fallait cependant faire acte de vigueur et d'activité. Après avoir été exposés dans les marches à la pluie, au vent, à la neige, ou aux ardeurs d'un soleil dévorant, ils trouvaient souvent à l'arrivée, au moment où la fatigue était à son comble, l'ennemi au lieu de repos. Aussitôt on les voyait, au premier roulement du tambour, pendant que les chefs étudiaient le terrain et prenaient leurs dispositions de combat, s'arrêter, assujettir leur sac, s'assurer du bon état des cartouches, visiter le fusil, en faire jouer la batterie, puis commencer résolument leur terrible métier, sachant bien d'avance que, quel que pût être le résultat de la journée, il faudrait recommencer le lendemain, jusqu'à ce que la mort vint, pour chacun d'eux, terminer ce drame, terrible et pourtant monotone. Mais qu'un peu de calme leur fût donné, et, à l'instant même, la gaieté renaissait dans les rangs, avec l'espérance d'un meilleur avenir.

Supprimez ce qui a trait à l'insuffisance de la nourriture et à la défec-  
tuosité de la chaussure des troupes; au lieu de cette note de fatalisme qui  
perce à la fin de l'avant-dernière phrase du paragraphe, mettez au contraire  
un sentiment d'irréductible confiance dans la victoire attendue; et ne vous  
semblera-t-il pas que ce portrait des soldats français d'il y a cent ans, tracé  
par le savant professeur de notre vieille Faculté de médecine de Strasbourg,  
pourrait tout aussi bien s'appliquer aux héroïques soldats français de l'heure  
actuelle?

---

Je ne veux pas manquer de rappeler que le professeur Fée a été le père  
d'une femme remarquablement douée sous le rapport des qualités du cœur  
et de l'esprit, madame Godélier, dont un volume de pensées et de lettres,  
d'une rare élévation de sentiments, a été discrètement publié, après sa mort,  
pour ses amis, en 1904, avec une préface de M. R. Vallery-Radot.

C<sup>te</sup> PAUL DURRIEU.